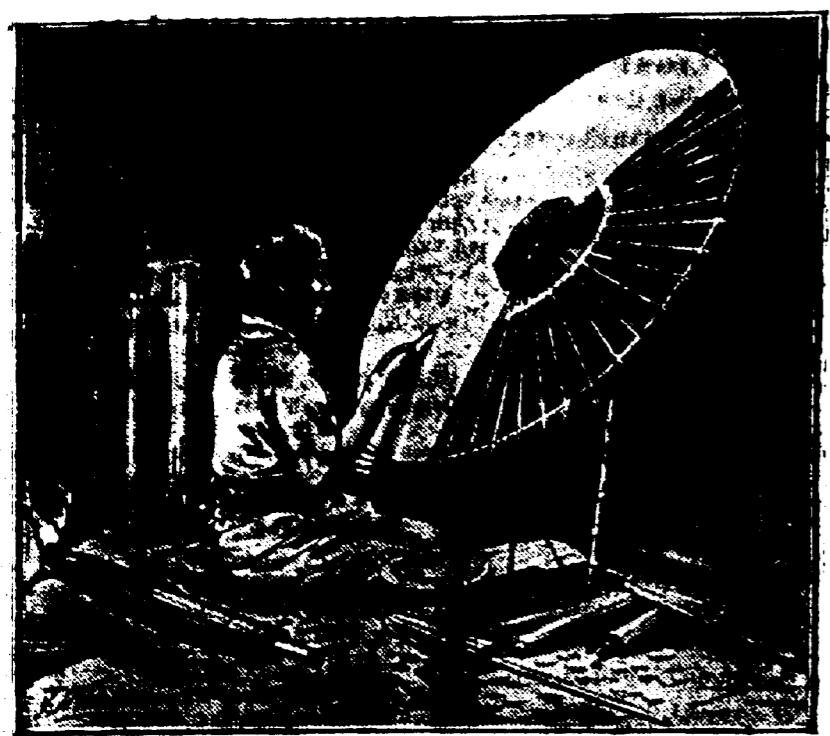


LORD DUFFERIN.



Comment les Japonais fabriquent les parasols.

Un véritable parasol japonais est composé d'une monture en roseau sur laquelle est fixée une couverture, généralement en papier à couleurs éclatantes.

Pour la préparation de la monture quelque machine primitive est employée, mais le travail est en grande partie fait à la main. C'est cependant la couverture qui constitue la partie importante du parasol. De nombreux ouvriers habiles sont constamment employés à l'embellissement des couvertures par des dessins qui nous paraissent fantastiques, mais qui sont réellement artistiques aux yeux des Japonais.

La gravure ci-dessus représente un artiste au travail.

TEMPERATURE

DU 12 FÉVRIER 1902.

Thermomètre de E. & L. CLARKE, Opticiens.
No 121 rue Carrefour.

Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin... 52	11
Midi..... 56	13
8 P. M.... 58	14
9 P. M.... 60	15

ET MAINTENANT

AUX

Affaires Sérieuses.

Cet appel que, au lendemain même du Carnaval, chacun de nous fait aux affaires sérieuses, ne signifie pas du tout que nous dédaignions les plaisirs dont nous venons de jouir et les fêtes que nous venons d'offrir à nos visiteurs étrangers. Nous protestons énergiquement si l'on donne une pareille interprétation à ces lignes. Le Carnaval est une institution vieille comme le monde et stable dans le monde entier. Il peut varier suivant les temps et les climats divers, mais il est célébré partout; c'est un tribut que nous devons payer à la nature humaine; c'est une forme de notre activité; c'est un relai que nous faisons sur la route de la vie; c'est un besoin quel nous ne pouvons nous soustraire; c'est par la vivacité qu'elles apportent dans leurs plaisirs que certaines sages jugent de la valeur des raves et l'on peut préférer malheur au peuple qui ne sait pas s'amuser.

Il y a déjà longtemps, bien avant que l'on ne s'occupe plus de la Chine et du Japon, nous ne savions plus quel penseur disait des Japonais: ils ont de l'avenir; ils savent faire, et le même homme prenait en pitié les Chinois dont le temps était irrévocablement passé. Ils ne savent pas s'amuser, disait-il. Les événements ont démontré la justesse de cette réflexion.

Les nations, les communautés qui savent s'amuser, savent aussi travailler. C'est la caractéristique des races bien constituées, jeunes énergiques. Il peut leur

arriver de s'oublier, de s'amollir, de s'enivrer dans le plaisir; c'est que la main du temps les a touchées; c'est que la vieillesse les a atteintes. Les Romains ont été le peuple le plus actif de l'histoire. Ils se sont éteints dans l'oisiveté et la paresse. Ils étaient devenus vieux.

L'union du travail et du travail, telle est la caractéristique des peuples jeunes. C'est la nôtre et c'est ce qui nous assure un magnifique avenir.

Le labeur constant, opiniâtre est une nécessité pour nous; nous voudrions même nous arrêter ou nous attarder sur la route, que nous ne le pourrions pas. Nous possédons un des plus beaux ports du monde; nous commençons à peine à tirer un parti convenable. Nous avons la station navale la plus sûre peut-être de l'Union; elle ne date que de hier; elle n'est même pas solidement établie; elle est encore à l'essai. Nous devrions recevoir sur nos levées, sur nos quais tous les produits de vingt-cinq à trente Etats. Il ne nous en arrive pas la moitié.

Nous avons de chaque côté du fleuve plus de quatorze mille de levées; tout cet espace est à moitié perdu pour le commerce. Nous recevons assez de matières premières de toute sorte pour alimenter plus de deux cents grandes manufactures; où sont toutes ces grandes fabriques?

Nous avons un climat d'une douceur extrême, un sol d'une fertilité sans égale, de quoi attirer trois millions de travailleurs dans l'Etat et un million d'âmes dans notre métropole; la Louisiane compte à peine un million d'habitants, et la Nouvelle-Orléans a peine trois cent mille. On voit qu'il y a beaucoup à faire parmi nous. Ce n'est pas la besogne qui nous manque.

A l'œuvre donc; après avoir été ardemment au plaisir, montrons-nous infatigables au travail. Prouvons aux étrangers que nous savons les enrichir aussi bien que les amuser. C'est pour nous spécialement que le fabliste a dit:

Travaillez, prenez de la peine; C'est le fond qui manque le moins.

et non exempt de périls. Les contrebandiers sont de mauvais couchers; beaucoup d'entre eux manient le couteau et le pistolet d'une main experte, et leurs chiens, sortes de molosses sauvages, ont la dent dure.

Il faut marcher quand même, quel que soit l'adversaire, quel que soit la troupe.... Et marcher tous les jours, même les dimanches et fêtes. A toute heure, qu'il pleuve ou vente, qu'il neige ou tonne, la frontière doit être gardée.

Pour le douanier aucun obstacle. En hiver, il doit franchir des marécages dont la glace craque sous ses pas. En été, il gravit souvent des sentiers abrupts, où le bon Dieu, suivant une expression du métier, n'est jamais venu, car le contrebandier choisit toujours les passages les plus difficiles. Par le froid meurtrier comme par la chaleur torride, le douanier marche, épée et combat, sans souci des douleurs de poitrine ni des insolations. La fronde se fait été et hiver. Comme corollaire, il y a service d'hiver et service d'été.

Le gabelou remplit une mission vraiment belle, toute d'abnégation, de dévouement et de fatigue.

Mission peu rétribuée. Il n'en a que plus de mérite.

En embuscade.

Leur service est rude parfois.

Frédéric Temple Hamilton-Blackwood, 1er comte, 1er marquis de Dufferin et Ava, pair d'Angleterre, mort hier en Irlande, était né à Florence, Italie, en juin 1826. Il appartenait à une famille irlandaise. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il succéda à son père dans ses titres, le 21 juillet 1841, reçut en 1849 la charge de chambellan de la reine, la résigna lors du passage des termes au pouvoir (1852) et la reprit de 1854 à 1858.

Quatre ans plus tard, il avait été pourvu d'une paire héritière sous le titre anglais de baron Clandeboye (1858). Attaché à une mission spéciale du comte Russel à Vienne en 1855, il fut envoyé comme commissaire anglais en Syrie lors des massacres de 1860. En 1862, il fut créé chevalier commandeur de l'Ordre du Bain. Sous-secrétaire d'Etat pour l'Inde, 1864, puis pour la guerre, 1866, il fut nommé chancelier du duché de Lancaster, en 1868, puis gouverneur du Canada, en avril 1872, et garda ce poste jusqu'en octobre 1878.

Nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg en 1879, il passa à Constantinople au mois de juin 1882. En septembre 1884, il fut envoyé aux Indes comme vice-roi, et y resta quatre ans. En décembre 1888, il fut nommé ambassadeur à Rome.

Dans ces divers postes il soutint avec distinction la politique et les intérêts de l'Angleterre.

En Egypte, il réorganisa les divers services au profit de la prépondérance anglaise. Aux Indes, lors de la guerre de la Birmanie, il annexa cette province à l'Empire Britannique, le 1er janvier 1886.

Membre du conseil privé depuis 1868, il reçut le titre de comte de Dufferin et Ava, en souvenir de l'annexion de la Birmanie.

À la commencement de l'année 1892, il fut appelé à remplacer Lord Lytton à l'ambassade de Paris. Son dernier acte en Italie fut une entrevue diplomatique au Vatican, avec Léon XIII, 4 mars 1892.

Ou doit à lord Dufferin plusieurs écrits:

"Letters from high latitude", récit d'un voyage fait par lui dans les régions arctiques;

"The Honorable Impulsia Washington", satire sur le grand monde de notre siècle;

"Irish emigration and the tenure of land in Ireland";

"M. Mill's plan for the pacification of Ireland examined", etc.; un recueil de "Discours Speeches and Address, 1882".

Il existe de lui des traductions françaises suivantes: "Lettres écris des régions polaires" par F. de Lange (1860, 2e édit, 1882, in-8); "Un Voyage en Yacht"; "Lettres des hautes latitudes" par M. Bédard (1876, in-8).

Il a également écrit dans une feuille parisienne:

Sous ce titre M. Henry Bidou écrit dans une feuille parisienne:

A propos de la publication récente, en Italie, de la correspondance de Rossini, M. Louis de Morgins trace un très vivant portrait du maître.

Il a également écrit dans une feuille parisienne:

Et la conversation continue, plus cordiale.

NOS CRIMINELS.

Sous ce titre M. Henry Bidou écrit dans une feuille parisienne:

Les esprits d'une frivolité appiquée, que l'on nomme scientifique, brouillent avec plaisir la "Nouvelle Revue". On en connaît encore la lecture aux candidats, dans ce temps d'élections.

Il parle de ces candidats flottants sans attaches avec le pays, et qui choisissent librement, à plein hasard, la circonscription imprévue qui aura l'honneur de les nommer. Qu'ils consultent donc la statistique qu'ils trouveront dans cette Revue: ils connaîtront le nombre des crimi-

niers, restés à la limite de la pénitence, s'installaient sur leur lit de campement, le seuil lieutenant Brouquet avait poursuivi sa marche avec le brigadier Veillard.

Médor les suivait, le nez à terre, flairant le sol.

O'était bien le bon chien que nous connaissons déjà, le fidèle compagnon de Marjolaine.

Il était resté le même. Sa fourrure grise n'avait pas changé, et il regardait toujours, comme autrefois, avec ses bons gros yeux intelligents et doux.

Les deux hommes allaient en silence.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent.

Ils venaient d'arriver à hauteur d'une croix de pierre blanche sur laquelle se détachaient, malgré l'obscurité, ces mots gravés en lettres noires:

A la mémoire

DU CAPITAINE DES DOUANES

MICHEL BERNIER.

Tu es en service commandé

le 27 mars 1878.

B. I. P.

L'officier et son subordonné se dévoient.

— Je ne passe jamais devant cette croix sans la saluer profondément, dit Brouquet.

— Moi non plus, mon lieutenant. Respect aux braves comme Bernier!

— Aux martyrs du devoir.

Michel Bernier a été tué par un

contrebandier dangereux, dans un corps à corps.... Ici même.... Un coup de couteau en pleine poitrine. Mais on a vengé sa mort....

Les deux hommes se remirent en route.

À présent, ils ne parlaient plus. Chacun pensait, dans le recueillement de la nuit mystérieuse. Et leurs pensées prenaient des chemins bien différents.

— À quoi songez-vous, Veilleur? demanda tout à coup l'officier.

— À la mort, mon lieutenant.

— Mais j'aime ma femme depuis cinq ans déjà.... Et bien souvent, avant mon mariage, j'ai pensé à mes embûches à la jolie blonde que j'avais rencontrée à la brune pendant un service de brame....

Le temps a passé. Elle est ma femme, maintenant. Une bonne petite femme, une excellente petite mère, je vous le promets.

— Votre cœur n'habite-t-il pas avec vous?

— Si fait mon lieutenant....

C'était la fiancée de Barradox.

— Ah! oui, ce pauvre camarade qui a été enlevé dans une avalanche de neige au Ballon d'Alsace....

— L'avant-veille de ses noces, hélas!.... Voilà encore un martyr....

— Il y en a eu plus d'un dans la douane! C'est l'honneur de la corporation, cela....

— Un honneur avec du crève!

— Ce n'est pas seulement à la mer, aux chemins de fer ou à l'armée que l'on compte des victimes du devoir. Nous aussi, nous avons les nôtres....

— Barradox est tombé en service commandé, au champ d'honneur.

— C'est la mort des héros....

— La plus belle de toutes! Il y a au

moins un an que cet accident est arrivé!

— Un an, il y a quelques mois, oui, mon lieutenant....

— Trieste, au contraire!

— Ma pauvre cœur a encore bien pleuré!

— Trois ans, mon lieutenant...

— Mais j'aime ma femme depuis

plusieurs années....

Venue avant le mariage, n'est-ce pas devant moi....

— Heureusement, elle a trouvé une famille chez nous.... Elle adore mon enfant, et lui, qui commence à comprendre, est fou de sa tante, la bonne petite femme.

— Vous êtes un brave cœur et les vôtres sont de braves gens....

— Ah! vous avez de la chance, Veilleur, d'avoir une gentille famille à aimer!

— Si fait mon lieutenant....

— C'est que moi aussi j'ai aimé...

— Et j'aime encore.... sans espoir...

— Le jeune officier se tut, après un sourire.

Le brigadier continua à marcher à ses côtés en gardant le silence.

Même un sentiment de respectueuse discrétion, il n'osait point troubler la méditation de son chef.

Maintenant, c'eût été revenir mentalement dans le passé.

Il réfléchissait au chemin parcouru depuis qu'il avait quitté,

pour se faire une carrière, le modeste logis de la rue des Ecuries-d'Artois.

Car c'est bien notre petit Toinet, le frère de Sidonie, que nous retrouvons ici, sous l'habit d'officier.

— Mais il demanda à quitter cette région pour se rapprocher de

des anthropologues. Il le faut, pour l'honneur de la vertu qui est, décidément, trop commune.

AMUSEMENTS.

</